

“AFFECTER LES SCIENCES HUMAINES”

PAR

Arlette FARGE

*Directrice de recherche au CNRS
Centre de Recherches Historiques*

Dans le champ intellectuel — et plus spécifiquement historique — le rôle des émotions et des affects s’entend de deux façons :

- que faire des émotions quand le chercheur les rencontre, actives socialement dans un parcours événementiel, et comment allier leur analyse à celle des logiques et des rationalités qui conduisent l’ensemble des systèmes sociaux ?
- que faire de l’émotion quand elle surgit chez le chercheur au cours de son travail et qu’elle “affecte” sa démarche ?

Ce sont ici deux pôles de réflexion distincts : qu’il me soit permis de dire que les objets de recherche sur lesquels je travaille (comportements populaires au XVIII^e siècle) et les sources (puisqu’il s’agit des archives de police) me mettent souvent face à ces deux problèmes. Les archives des commissaires de police sont un lieu où se rendent visibles des conflits singuliers ou collectifs : l’émotion y est une actrice sociale. Par ailleurs, la forme même des sources, les interrogatoires, les témoignages, les récits d’itinéraires précaires ou délicatueux, les situations de détresse produisent (dans leur contenu comme dans leur rhétorique) une relation à la réalité entrevue qui peut par moments se charger d’émotions (celles-ci entendues au sens large). Il faut alors travailler avec ce sentiment, savoir le déplacer, le rendre actif sans l’effacer, le mettre dans un “hors-lieu”, qui paradoxalement lui donnerait un espace.

Deux préliminaires sont nécessaires afin que la question posée soit plus claire :

1) en m'exprimant sur le travail des affects dans la discipline historique, je sais que pèse sur moi un vrai handicap, car je suis une femme. Et malgré le féminisme et la parution de 5 volumes d'*Histoire des Femmes*, la parité reste peu simple. Être une femme et traiter des émotions semble pour certains un pléonasme. De plus, le traitement que je peux faire sur l'objet "émotion" risque fort de rester entaché d'une certaine dévalorisation, tant femme et émotion ont constamment été renvoyées l'une à l'autre, sans distanciation, sans possibilité même de débat. Il serait pourtant intéressant de considérer, entre hommes et femmes, les types d'émotions différenciées qui sont soit étudiés soit ressentis. La comparaison pourrait avoir beaucoup d'intérêt.

2) Cette étude minutieuse du champ des émotions en histoire est un moyen de voir surgir d'autres types de mémoire, et d'entamer sur le champ politique (notamment face à l'extrémisme de droite qui emploie à son profit les émotions pour subvertir les valeurs) un combat qui en vaille la peine. Le champ politique déborde largement de l'extrême droite : le libéralisme sauvage qui s'absente si aisément des émotions peut un jour voir cette accusation se retourner contre lui.

I - LA RENCONTRE AVEC LE CHAMP DES ÉMOTIONS

• C'est assez récemment que ce champ fut oublié des sciences humaines. Tenons-en pour preuve, à l'occasion de la réédition aux éditions Albin Michel de Robert Mandrou, *Introduction à la France Moderne* (collection l'Évolution de l'Humanité) paru pour la première fois en 1961, sans avoir beaucoup d'échos. Après plusieurs chapitres consacrés à l'homme physique (santé, maladie, vêtement) et qui marquèrent durablement la "nouvelle Histoire", vient une partie : l'homme psychique, consacrée aux "sens, sensations, émotions, passions" prenant place chez les hommes et femmes de l'Ancien Régime et creusant autant les individus que les événements. "Au demeurant écrit Robert Mandrou, *ce siècle est placé sous le signe de l'exaspération des passions... et notre compréhension en ce domaine souffre d'une insuffisante information.*" Pourtant les données existent bien, qui portent témoignage de la "prédominance de l'affectif sur l'intelligence". "L'exaspération des passions", cela veut dire pour la société du XVIII^e siècle, la présence de marques évidentes d'effusion collective, de ferveur, d'enthousiasme, de proximité des corps, des gestes, de danses ou de violences sur fond de précarité absolue et d'une présence obsédante de la mort. Bien que grand admirateur de Michelet, Robert Mandrou ne cherche pas à prendre les passions pour des élans lyriques; il les étudie au plus près, tentant d'entrer dans les systèmes qui les produisent. Par là, il s'éloigne aussi de Taine, Tarde ou Lebon qui considéraient facilement les émotions populaires comme les formes épidermiques de la pauvre intelligence des foules pauvres.

• Sous l'Ancien Régime, les émotions contribuent au maintien d'une réalité commune, d'un lien social, qu'elles ne désordonnent pas comme on pourrait le croire. Ce qui, par contre, est beaucoup plus rare en cette société est l'absence d'émotion, phénomène lui-même intéressant à étudier. Les émotions (qu'elles soient de type ordinaire ou qu'elles signifient des moments de soulèvement collectif) sont une forme sociale attendue, une condition inhérente aux systèmes sociaux, aux droits politiques et économiques. Et le Roi le sait bien qui parle en termes très affectifs à ses sujets¹. L'émotion n'est pas un enduit mièvre recouvrant pensées et intelligence, c'est un jugement, une forme spécifique de l'interprétation des circonstances qui les met en suspens. Les émotions réactivent ou activent les événements ; elles ne sont pas synonymes de déficience de la logique, elles irriguent les logiques de leur champ particulier. Motrices, les émotions sont aussi des jugements de valeurs comme l'écrivait Martha Hussbaum dans son article "Les émotions comme jugements de valeur"². Souvent mises en marge du champ de recherche intellectuelle parce qu'introduisant l'erreur dans les jugements, les émotions ont aussi marginalisé celles dont on disait qu'elles en étaient porteuses les premières : c'est-à-dire les femmes et de nombreuses populations minoritaires. Pourtant, il est temps de savoir que les émotions sont aussi des formes d'appréhension du réel, des modes nécessaires de présence au monde ; comme toutes pensées, elles peuvent être dévoyées et faire fausse route, mais cela est bien autre chose.

• Le chercheur en histoire ne peut méconnaître les passions, même s'il dit exceller en objectivité. Son vocabulaire en est forcément empreint : il lui faut parler très souvent à propos de ce qu'il étudie de vanité, de courage, de cruauté, d'indignation, etc... que penserait-on d'un historien travaillant sur la seconde guerre mondiale, qui se contenterait d'analyses factuelles, sans jamais utiliser dans son discours les mots : horreur, indigne, inhumain, répugnant, cruel. Dans ce cas, il serait même suspect aux yeux de ses pairs. Les états passionnels tels que la cruauté, la cupidité, l'envie, l'ingratitude, la vengeance, l'amour sont aussi des constructions sociales ; elles s'analysent moment après moment et ont des rôles précis et repérables dans le fonctionnement social. Ce sont des états d'intention, produits d'une culture et d'un système social et politique bien particulier.

• Les sciences humaines ont entrepris le voyage de l'émotion désertée pour emprunter celui de la froide objectivité. L'intelligence serait froide et le cœur chaud, et ce non-sens fut dénoncé dans un livre : *Moralité et Sciences Sociales : une tension durable* de O. Hirschmann³.

1. Voir le début des ordonnances royales et toutes les manifestations cérémoniales d'Ancien Régime.

2. Revue *Pratiques, La couleur des pensées*, 1995 n° 6.

3. Hirschmann (O.), *Moralité et sciences sociales : une tension durable ?*, Paris, Le Seuil, EHESS, Gallimard, 1984.

En retraçant l'histoire de la naissance des sciences sociales modernes, l'auteur montre qu'elles doivent leur essor au fait qu'elles se sont émancipées de l'enseignement moral traditionnel. La conviction morale devient suspecte et désuète ; plus tard, c'est-à-dire aujourd'hui, ne dit-on pas avec la même assurance que "l'idéologie" affaiblit les raisonnements analytiques, sans plus jamais prendre la peine de définir ce que pourrait être une idéologie (mais qui peut vivre sans éthique ?). La science, cherchant à mépriser tout ce qui ressemble au sens commun, raie d'un même trait tout ce qui est le cours ordinaire des choses. Elle asservit son savoir et son pouvoir sur cette dichotomie cinglante. Ainsi cité par Hirschmann — l'ethnologue Clifford Geertz s'indignait-il d'un livre consacré aux différences mâle-femelle dans la sexualité chez les humains, et disait : ce livre "*ne parle d'aucun des sujets suivants : la faute, l'étonnement, la mort, l'humour, le désespoir, le pardon, le rituel, la folie, la compassion, sous prétexte qu'il veut rester un livre scientifique de sociobiologie*".

- En travaillant sur les formes d'énonciation de la souffrance et les motifs qui les produisent, on s'aperçoit à quel point ce sentiment douloureux est actif et prend facilement feu dans l'établissement du lien social et politique. La politique monarchique par exemple est tout d'abord une gestion déclarée de la souffrance et du bonheur des sujets : mais cette bonne intention n'empêche pas de voir que la souffrance est tout entière enchâssée dans des systèmes de connaissances et de représentations qui varient à chaque époque. La souffrance peut être volontairement demandée à autrui (guerre), symboliquement héroïsée pour paraître mineure, drastiquement refusée, ou encore octroyée pour punir. Quoi qu'il en soit, elle détient des formes particulières qui permettent de voir comment se joue l'articulation entre souffrances singulières et événement collectif.

De plus, elle laisse trace, creuse ses sillons et s'insinue, tel un ou des fantômes, dans la mémoire individuelle ou de groupe, d'une région ou d'un pays. Cette mémoire structurée soit par le refoulement, soit par le déni, soit par le souvenir organisé et la chose passée, provoque d'autres symboles et intentions.

II - QUE FAIRE DE L'ÉMOTION QUAND CELLE-CI SURVIENT ? DANS LE GESTE DU CHERCHEUR, QUELLE PART LUI DONNER ?

- Tout ce qui est de l'ordre du sensible est sous surveillance dans le champ des sciences humaines. Rendons d'abord justice à cette méfiance ; elle permet d'éviter dérapages, impasses et subjectivisme et de ne pas transformer l'histoire en un récit bouleversé et bouleversant de témoignages anecdotiques qui émeuvent et ne se plient pas aux rigueurs des grilles d'interprétation et du besoin impérieux de sens et de véridicité.

En travaillant avec Michel Foucault sur les Archives de la Bastille et les lettres de demandes d'enfermement de famille du XVIII^e siècle⁴, ce thème de l'émotion ressentie par chacun d'entre nous à la découverte de ces textes fut souvent évoqué. De lui, j'ai retenu (parce qu'il était pour moi une caution dans l'exercice de la rigueur) son intense rapport esthétique et émotionnel aux textes d'archives, aux suppliques de famille. Il disait ressentir là une "vibration physique" qu'aucune littérature ne pouvait lui apporter. Cela permit à la recherche faite ensemble de l'inscrire dans un champ ouvert sans exclusive où l'étonnement, la surprise, l'effroi, la stupeur étaient les outils sur lesquels se fondait aussi l'acte de comprendre. Ouvrant une brèche entre soi et l'objet regardé, se posaient à chaque fois de nouveaux types d'interrogation.

L'émotion est aussi l'acharnement mis à comprendre de quelle alchimie est fabriquée la rationalité abominable des événements. Elle n'est pas synonyme de fusion avec, mais constitution d'une réciprocité entre soi et l'objet, où la distance et la connivence introduisent de la signification. Elle ouvre sur une attitude opératoire, et non passive, qui capte les mots écrits dans les archives pour les faire devenir un instrument d'appréhension du social.

Est éclairant à ce sujet le texte de Michel Foucault "La vie des hommes infâmes"⁵, ainsi que sa première préface à *L'Histoire de la Folie*⁶. Foucault saisit l'ensemble de ces vies irrégulières avec autant d'intelligence rationnelle que de stupéfaction effrayée. Et en lisant ses livres (*Moi Pierre Rivière*, le *Désordre des familles*, *Herculine Babin*, etc.), on s'aperçoit que la perception immédiate, prégnante et émotive de l'archive ne le lâche pas. "Vibration physique" et "fibres secouées" seront aussi sa règle, son goût, son rire. "*Tout est parti de notre stupéfaction*" écrit-il en première phrase du *Moi, Pierre Rivière*. Ce qui lui sera d'ailleurs reproché peu aimablement par Philippe Lejeune dans un numéro du *Débat*. Effroi, terreur, émerveillement : pour lui, ce sont ces lieux indicibles d'où l'on peut chercher à mieux comprendre. De ces lieux naissent des stratégies d'intelligence : voici le démuné, le nié, rencontrés avec stupeur, devenant la preuve même, par exemple, de l'éclat du pouvoir.

• Quitte à paraître incongrue, je puiserai un dernier exemple dans l'oeuvre de Pierre Bourdieu, rassemblant ainsi deux penseurs qui avaient énormément de différences et bien des choses en commun.

Dans son avant-dernier livre, *La Domination masculine*⁷, livre implacable et logiquement rationnel s'il en est, surgissent à fin du livre quelques pages saisissantes par leur statut autant que par leur contenu.

4. Farge (A.), Foucault (M.), *Le désordre des familles. Lettres de cachet des Archives de la Bastille*, Paris, Gallimard, 1982.

5. Foucault (M.), *La vie des hommes infâmes, Cahiers du Chemin*, n° 29, 1977, Paris, Gallimard.

6. Foucault (M.), *Histoire de la folie*, Paris, Plon, 1961.

7. Bourdieu (P.), *La domination masculine*, Paris, Le Seuil, 1999.

Suivant son chemin, P. Bourdieu démonte les mécanismes de la domination masculine qui opèrent dans l'obscurité des corps, s'insinuant avec force à l'intérieur du monde masculin comme du monde féminin. C'est ainsi que les dominants deviennent eux-mêmes produits de leur domination et que les dominés, mêmes'ils cherchent à se libérer ou à connaître le plaisir de la séduction, sont toujours et constamment des produits de la domination masculine. Et la conscience de ce processus ne parvient pas à casser ce jeu dominant.

Il ne m'appartient pas ici de discuter du contenu de ce livre, mais il me tient à cœur de souligner la rédaction des pages 116 à 119 du livre (intitulé "Post-scriptum") où P. Bourdieu, dans un moment de suspens face à son implacable raisonnement, explique qu'il refuse de s'abandonner au "*plaisir de désillusionner*", et entre de plain-pied dans le constat de "*l'univers enchanté des relations amoureuses*", univers qu'on avait cru le voir codifier à l'extrême. Le voici expliquant "l'îlot enchanté de l'amour" et la mise en suspens des rapports de force, sous nos yeux étonnés, disposant alors d'un vocabulaire métaphorique et inattendu proche du lyrisme (miracle, émerveillement, magie sont les mots clés).

Ces pages sont extrêmement significatives. Là non plus, il ne s'agit pas de savoir s'il dit vrai, encore qu'on aimerait tant le croire, mais ici P. Bourdieu annihile le chemin glacé des logiques, pour emprunter ceux émotionnels du rêve et de l'amour, comme autant d'événements devant lesquels se rompt le vide sidéral des analyses intellectuelles dites parfaites. Quelque chose d'important se passe sous nos yeux, que presque aucune critique d'ailleurs n'a remarqué.

Ainsi le statut des émotions dans les sciences humaines a de nombreuses conséquences intellectuelles et politiques. A trop séparer le cœur et la raison, et en frappant toute idéologie de son côté passionnel, on évide les mots, les notions et les concepts de toute substance. L'intellectuel qui, si souvent pose son indignation d'abord à coup de pétitions, pourrait réfléchir à ses propres objets de travail et au rôle qu'il peut donner à l'ensemble des passions comme champ d'explication du politique. L'éthique et la conviction exigent que des situations sociales soient examinées, puis nommées et il faut savoir que la peur des mots qui les caractérisent sous prétexte qu'elles appartiennent au registre des émotions n'est que la volonté de rendre exsangue le savoir le plus acceptable par tous afin de le faire devenir le plus consensuel. Volonté nocive d'une part ; erreur d'autre part.